

ÉCHOS

■ ART-THÉRAPIE

Cette forme de thérapie utilise le média créatif. Ici, le patient est entouré d'une équipe pluridisciplinaire (psychologue, psychiatre, artiste). L'objectif est de lui donner d'autres moyens d'expression. Le résultat artistique a finalement assez peu d'importance. C'est l'évolution du patient vers un mieux-être qui importe.

■ ATELIER ARTISTIQUE

Dans ces ateliers - considérés comme «occupationnels» - on vise un résultat artistique. À travers différentes disciplines (peinture, photographie, vidéo, théâtre), l'objectif est la réinsertion sociale du patient. Il est donc important que les expositions montrent des œuvres de qualité, afin notamment de poser un autre regard sur le patient, de lui permettre d'endosser un autre statut - même temporairement : celui de créateur, d'artiste. On parlera ici d'art outsider, d'art différencié, ou d'art singulier.

■ ART BRUT

Le concept d'art brut a été inventé en 1945 par le peintre français Jean Dubuffet. Il regroupe des productions réalisées par des non-professionnels de l'art, indemnes de culture artistique, œuvrant en dehors des normes esthétiques convenues (malades psychiatriques, autodidactes isolés, médiums...). Jean Dubuffet entendait par là un art spontané, sans prétentions culturelles ni démarche intellectuelle. Il redéfinira souvent le concept, cherchant à le distinguer de l'art populaire, de l'art naïf, des dessins d'enfant...

«Out of Art»

L'exposition «Out of Art», ouverte le week-end dernier, regroupe près de 150 œuvres issues de huit ateliers artistiques fonctionnant dans des institutions psychiatriques, et venant de tout le Luxembourg, dévoilant un beau panorama de ce qui se fait au pays et dans l'art outsider, à travers des créations étonnantes et variées. C'est vrai, les œuvres exposées sont de qualité variable. Certains artistes ont déjà exposé, d'autres non. Mais un fil rouge les rassemble toutes : la sincérité. Le but est ici de montrer que ce type de travail en atelier ouvre des voies de communication aux personnes ayant des difficultés à s'exprimer et stimule l'estime de soi, la créativité, l'autonomie, l'expression des sentiments.

Abbaye Neumünster - Luxembourg. Jusqu'au 17 avril.

«Valoriser ce travail»

Isabelle Fabre, fondatrice de l'association Atipyk, dont l'objectif est le parrainage et la promotion d'artistes «hors normes»

«J'ai lancé cette association en 2008 suite à mes rencontres avec des artistes en "difficulté" psychique. Cela m'a beaucoup touchée, car ces derniers sont mis de côté par le circuit classique. Dans ce sens, j'organise des expositions auprès de mécènes, de collectivités publiques et même d'entreprises - en m'appuyant sur des fonds privés - pour les valoriser. Attention, ma démarche n'est pas assimilable à une promotion commerciale de l'artiste, mais elle est plutôt culturelle et sociale. Aussi, j'œuvre, en arrière-plan, à faire connaître l'art brut (...) Je suis sensible aux œuvres de ces artistes singuliers, surtout en raison de l'absence de toute frontière créative. On est là dans l'expression immédiate d'un état physique ou mental. D'ailleurs, avec de l'habitude, on peut trouver les symptômes d'un patient simplement en regardant son œuvre. Toutefois, le but n'est justement pas de rester attaché à leurs différences, mais bien d'arrêter de les stigmatiser. À moyen terme, ce serait même bien de sortir du terme d'artiste "outsider".»

«Sortir des clichés»

Françoise Rolain, coordinatrice du projet PsycArt, dont le but est d'obtenir la reconnaissance du travail des associations œuvrant dans le domaine de l'art-thérapie

«Réduire une personne à des symptômes est facile. Il faut sortir des clichés et montrer autre chose. Dans ce sens, PsycArt apporte un éclairage sur une forme d'art et une catégorie d'artistes fragiles et souvent négligés, tout en s'attachant à leur donner des armes pour retrouver une place dans la société. Depuis une vingtaine d'années, on assiste à un essor de ces ateliers dans des hôpitaux et structures indépendantes. Aujourd'hui, il est même difficile de trouver un établissement qui n'en a pas! Cette expansion s'explique par l'acceptation, de plus en plus sensible, de la maladie psychiatrique dans notre société (...) Cela fait treize ans que l'on propose des expositions à Bruxelles, qui accueillent chaque année 2 000 personnes, dont des collectionneurs, férus de ces créations. Pour les artistes, les retombées, qu'elles prennent la forme d'une reconnaissance, d'une motivation ou d'une fierté, sont positives. Cela dit, on ne force personne à exposer et à vendre. Le libre arbitre est essentiel. On n'inflige pas les patients.»

«C'est de l'art pur!»

Théid Johans, artiste engagé hétéroclite et commissaire de l'exposition «Out of Art»

«Au Luxembourg, j'ai visité les huit établissements participant à l'exposition en deux petits jours. Un véritable marathon! Lors de cette visite-éclair, j'ai sélectionné près de 150 œuvres, dont la plupart sont récentes, parmi quelques 500 créations que j'ai pu voir dans les différents endroits. Dans toute cette collection, on trouve des choses incroyables, dont certaines d'un niveau international. Ce qui les unit, c'est une forme de sincérité. Là, il n'y a pas de faux-semblants : ces artistes développent un travail très personnel, où ils injectent leur propre identité. On est même au-delà de toute standardisation. Un constat qui s'observe avec plus ou moins d'évidence, en fonction des pathologies de chacun. Un schizophrène, par exemple, avance sans référence et va souvent très loin dans son art, ce qui n'est pas forcément le cas pour un dépressif (...) Dans l'ensemble, la qualité est là, au point que si on présentait ces travaux à des galeries sans mentionner leur origine, elles ne verraient pas la différence avec la production d'artistes professionnels. Oui, c'est de l'art pur!»

Thérapie et art de (re)vivre

Du processus créatif à l'exposition et la vente d'œuvres, les ateliers artistiques des instituts psychiatriques apportent un regard différent sur une population souvent stigmatisée.

L'exposition «Out of Art», qui se déroule actuellement au CCRN abbaye de Neumünster, tend à prouver - par la qualité des œuvres présentées - que les personnes souffrant de troubles mentaux sont capables d'être créatives et de s'aligner parfois avec les artistes dits «normaux». Un pas de plus vers une réhabilitation nécessaire.

De notre journaliste Grégory Cimatti

D'emblée, une précision importante : quoi qu'en disent l'intellectuel mâchouilleur de branches de lunettes, le spécialiste éclairé ou le garant de l'ordre établi, maîtrisant les codes et l'histoire de l'art, celui-ci est à la portée de tous. En tout cas, il se doit de ne supporter aucune frontière et d'accepter la différence, une notion bien plus riche que celle défendue par une quelconque communauté hermétique.

C'est dans ce sens qu'un certain

Jean Dubuffet, peintre de son état, développa, en 1945, le concept d'art brut, balançant par là même un sérieux coup de projecteur sur tous ces artistes que le milieu bien-pensant ne reconnaissait pas comme faisant partie des siens, que l'on évoque l'autodidacte isolé à la frénésie créative ou les pensionnaires d'asile psychiatrique. Un peu plus tard, les travaux de ces derniers auront leurs propres qualificatifs : art outsider, art différencié ou, plus récemment, art singulier. Bref, littéralement, une création encore et toujours en marge.

➤ Association contre nature

Il faut bien le reconnaître, malgré les efforts déployés depuis de nombreuses années par les hôpitaux et autres institutions médicales pour réhabiliter ces personnes fragiles mentalement aux yeux de l'extérieur, les œuvres réalisées par

celles-ci restent encore à l'écart du marché traditionnel. En un sens, on peut le comprendre facilement. Cultiver cette dissemblance est rassurant. Oui, la folie reste taboue, ou en tout cas, inquiétante. Et la pointer du doigt est une manière de se sentir du bon côté de la barrière.

L'artiste professionnel - même s'il a toujours entretenu des liens étroits, dans le passé, comme aujourd'hui, avec la psychiatrie (de Van Gogh à Munch en passant par Bacon, et la liste est longue) - est le premier à s'opposer à cette association contre nature, alors qu'il pourrait être un tremplin idéal. «Mais il a peur d'être confondu et stigmatisé», soutient Isabelle Fabre, de l'association Atipyk (voir ci-dessous).

C'est vrai, en y regardant de plus près, comme à l'occasion de l'exposition «Out of Art», les œuvres réalisées par des patients et participants extérieurs durant les ateliers artistiques - qui fleurissent dans tout le pays - sont d'une grande

qualité. Pas toutes, forcément, mais certaines saisissent par leur force et leurs couleurs, dérangent par leur tourment sous-jacent.

Elles tendent à prouver que ces anonymes peuvent être des artistes à part entière, et même que leur «particularité» apporte quelque chose en plus. Gilles Deleuze et son «charme de la démence» ne sont pas loin, bien que sa philosophie soit plus axée sur le comportement que sur l'esthétique. Mais derrière cet aboutissement, ou plutôt ces progrès, il y a surtout toute une population qui cherche ses armes pour être, si ce n'est intégrée, au moins reconnue.

➤ Préjugés académiques

De ses difficultés, elle arrive donc parfois à faire une force, grâce aux efforts de nombreuses personnes au sein de l'encadrement (artistes, médecins, ergothérapeutes, art-thérapeutes). Le travail, avec inventivité, ouvre ainsi des voies de communication à ces personnes ayant des problèmes à s'exprimer. Sans oublier qu'il stimule l'estime de soi et l'autonomie. C'est pourquoi il est bon de soutenir cette créativité «différente» qui mobilise des représentations mentales ou des associations plastiques inhabituelles, ouvrant à une vision du monde inattendue, loin de tout préjugé académique.

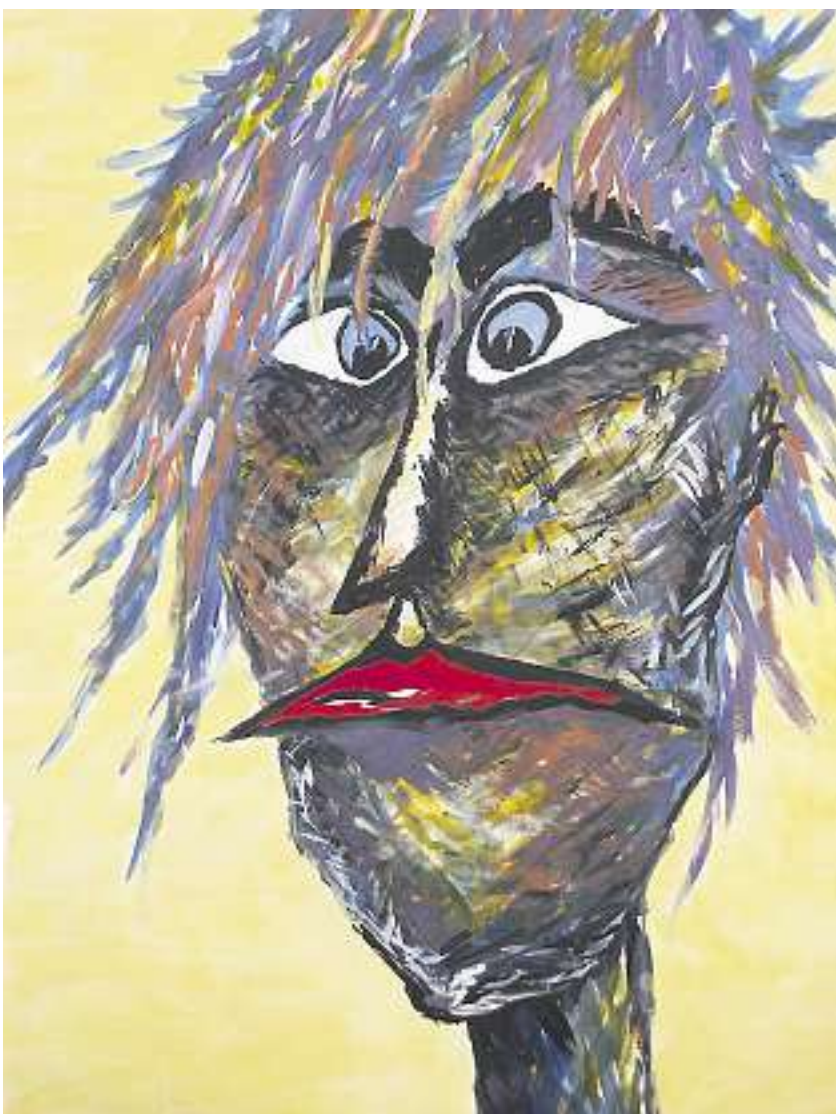
Car oui, si les clichés ont la peau dure, il y a sujet à réjouissances. Elles sont bien loin les années 50-60, époque où l'on cachait les patients, que l'on endormait à grands coups de pilules. Désormais, dans les hôpitaux, l'accent est mis sur l'émancipation. «Il faut casser le tabou de la psychiatrie!», martèle Françoise Rolain, coordinatrice du projet PsycArt (voir ci-dessous).

Ainsi, pour ne pas contenir entre quatre murs cet élan créatif et cette généreuse ouverture, les expositions et les ventes se multiplient un peu partout, au Luxembourg comme ailleurs, favorisant un dialogue dynamique entre l'œuvre et le public, et permettant au patient, souvent socialement marginalisé par la maladie, de renouer un lien avec le monde extérieur. Une démarche nécessaire pour qu'il soit reconnu à sa juste valeur. Qu'on arrête de le réduire à la simple expression de ses symptômes et qu'on l'accepte pour ce qu'il est : un artiste sincère.



Photo : didier sylvestre

De l'anxiété au bien-être : les ateliers artistiques cherchent, par la création, à améliorer le quotidien des malades.



Deux des œuvres exposées parmi les 150 visibles du côté de l'abbaye de Neumünster sous l'appellation «Out of Art».

8

LE CHIFFRE

C'est le nombre d'ateliers artistiques luxembourgeois, fonctionnant dans des institutions psychiatriques, ayant collaboré à l'exposition «Out of Art». On y trouve :

- CHEM Esch-sur-Alzette
- Réseau Psy Esch-sur-Alzette
- Hôpital Kirchberg
- Centre Kompass Luxembourg
- Centre de santé mentale Luxembourg
- Centre thérapeutique Useldange
- Hôpital Saint-Louis Ettelbruck
- CHNP Ettelbruck

Chacun des établissements a sa manière propre de travailler. Certains d'entre eux passent par la collaboration avec des artistes, d'autres s'appuient sur des ergothérapeutes ou des art-thérapeutes. De plus, la fréquence des ateliers diffère en fonction des lieux, certains ne proposant qu'une session par semaine. Le Réseau Psy, le CHNP et le Centre Kompass sont les seuls à proposer régulièrement des expositions. Le CHEM et l'hôpital Saint-Louis le font aussi, mais dans leurs propres locaux.

La Haus der Künstler, le cas emblématique

La Haus der Künstler (Maison des artistes) est un lieu de création artistique pour personnes atteintes de troubles psychiatriques, situé à Gugging près de Vienne (Autriche) et créé par le docteur Leo Navratil (1921-2006). C'est à partir des années 50 que le jeune psychiatre s'intéresse aux productions de ses patients dans un but de diagnostic, en se basant surtout sur les travaux de Walter Morgenthaler et de Hans Prinzhorn, pionniers dans le domaine. Après avoir publié *Schizophrenie et art (Schizophrenie und Kunst)*, acquérant au passage une solide réputation, le médecin prend contact dans les années 60 avec Jean Dubuffet et organise des expositions des œuvres de ses patients dans des galeries autrichiennes. Les artistes de Gugging sont alors intégrés à la collection de l'art brut et participent à l'exposition fondatrice «Outsiders» à la Hayward Gallery de Londres. C'est seulement en 1981, après des années d'attente, que Leo Navratil voit la clinique lui accorder un bâtiment pour y installer un atelier de création libre, où il loge ses patients les plus talentueux. Son successeur, le docteur Johann Feilacher, requalifiera l'endroit - alors nommé Centre pour art psychothérapie - en Haus der Künstler, voulant mettre l'accent sur le côté artistique, et non médico-social. Un peu plus tard, on y a créé une association permettant aux artistes d'être les propriétaires d'une galerie d'art où ils peuvent vendre leurs œuvres. Enfin, la boucle est bouclée en 2006, année où le musée Gugging voit le jour, rassemblant ces nombreuses créations et les confrontant parfois à celles d'artistes professionnels. Ainsi, la Haus der Künstler peut être vue comme une belle réussite d'atelier d'art-thérapie, ses artistes-patients ayant été reconnus et exposés dans le monde entier, particulièrement dans les lieux et collections consacrés à l'art brut et outsider.

www.gugging.org

«Créer, c'est vivre!»

Psychologue et art-thérapeute au CHNP d'Ettelbruck, Nadine Poulles s'occupe de la coordination des centres pour l'exposition.

Entretien avec notre journaliste Grégory Cimatti

Depuis quand le CHNP propose des ateliers artistiques?

Nadine Poulles : Les premiers travaux datent de 1992, à travers des workshops réalisés par deux artistes. Six ans plus tard, l'hôpital a changé de statut, passant du public au privé. Au cours de ce remaniement, ces deux artistes ont été intégrés au personnel, ce qui a permis de donner une régularité aux ateliers. Et au fur et à mesure, ça a grandi. Déjà, on a squatté toutes les salles (*rires*). Et aujourd'hui, on est cinq à s'occuper de ce service.

Qui fréquente ces ateliers?

Ici, c'est assez particulier : les gens peuvent arriver de l'intérieur - ceux qui sont hospitalisés - ou de l'extérieur. Ces derniers viennent de leur propre chef. Avec eux, on met en place un travail préventif pour éviter la rechute. En tout cas, on ne nous fixe pas de limite temporelle. Certaines de ces personnes participent aux ateliers depuis dix ans!

Quels sont les modes de prise en charge?

D'abord, on regarde ce qui les amène. Après, on a différentes possibilités. On trouve d'abord les psychothérapies à médiation artistique - qui sont toujours individuelles. Ensuite, on a des groupes fermés (réservés à une unité particulière) et d'autres dits ouverts ou libres. Ce sont les plus fréquentés, ils se penchent essentiellement sur le volet artistique. Ce sont seulement les travaux issus de ces groupes qui peuvent être exposés.

On est donc loin de la notion d'art brut, qui implique un certain degré d'isolement...

Effectivement. Ici, chaque personne a son projet individuel. Mais si certains - des cas plutôt rares - sont totalement autonomes, d'autres ont besoin, au contraire, d'un encadrement et d'un savoir-faire, afin qu'un cer-



Photo : didier sylvestre

Nadine Poulles : «Pour éviter d'entretenir les clichés, il faudrait exposer sans le label de notre hôpital. Ça sera notre prochaine étape.»

tain potentiel créatif puisse naître.

La thérapie a-t-elle son importance dans ces ateliers?

Absolument. On est quand même dans le domaine du soin! Dans ces ateliers, l'approche artistique est à voir avec ses aspects socialisants. C'est vrai, les patients ont toujours l'impression que leur identité est réduite à leurs symptômes. Là, on leur montre une autre facette de leur personnalité. Créer, c'est vivre. C'est aussi se sentir maître d'une situation, être actif et non anéanti par la maladie.

Les effets sur les patients sont-ils sensibles?

Oui. Certains ont beaucoup évolué au sein de ces ateliers. Notre objectif est d'arriver à une valorisation et à une réhabilitation de la personne. Ces deux termes sont essentiels à notre travail. Et on y arrive, à travers les échanges au sein même du groupe ou avec l'extérieur.

Dans ce sens, faut-il exposer les créations artistiques des patients? Ou, en tout cas, est-ce nécessaire?

Trouver un équilibre entre la protection d'un patient et une volonté de dévoiler son travail à l'extérieur n'a rien d'une évidence. Car si le public, dans l'ensemble, est enthous-

siaste, on n'est jamais à l'abri de remarques "déplaisantes". Certains artistes extériorisent en effet des choses qui ne sont pas forcément destinées à être montrées. Alors il faut être vigilant! Dans ce sens, nos expositions sont toujours collectives, histoire de conserver ce rempart. Une fois tout ça pris en compte, des contrats sont rédigés et ratifiés par le patient et son tuteur, où il est notamment question de diffusion et de propriété des toiles, qui appartiennent, bien sûr, à leur créateur.

N'y a-t-il pas d'abus? Il est quand même facile de profiter de personnes "fragiles"...

Je suis persuadée que beaucoup de choses ne sont pas encore claires, malgré nos vingt années d'expérience. J'ai appris récemment que certains établissements à l'étranger font main basse sur les œuvres de leurs patients. C'est inquiétant...

L'exposition "Out of Art" dévoile des travaux de grande qualité. À quand, alors, l'installation au MUDAM?

(Elle rit) Attention, il n'y a pas plus d'artistes dans le milieu psychiatrique qu'ailleurs. Et ce n'est pas parce que l'on a une maladie mentale que l'on est artiste. Il faut justement éviter ces mythes et ces amalgames. Pour éviter d'entretenir les clichés, il faudrait exposer sans le label de notre hôpital. Ça sera la prochaine étape.

L'atelier artistique du CHNP exposera à la Maison de la culture, à Mersch, du 8 avril au 14 juillet.

Quelques artistes réputés

Adolf Wölfli (1864-1930)

L'un des plus célèbres représentants de l'art brut. Artiste suisse, d'abord emprisonné, puis interné à l'asile d'aliénés de la Waldau, près de Berne, où il demeurera jusqu'à sa mort. Pendant trente ans, il y accumule 1 300 dessins, 44 cahiers où sont exposées de nombreuses théories scientifiques et religieuses et sa biographie imaginaire de 25 000 pages, *La Légende de saint Adolf*. Son œuvre est conservée pour l'essentiel au musée des Beaux-Arts de Berne.

Alexandre Pavlovitch Lobanov (1924-2003)

Dès 1947, cet homme d'origine russe entre à l'hôpital psychiatrique, pour ensuite être transféré dans un hôpital où il passe le reste de ses jours. Son œuvre étonnante, amorcée au début des années 1960, qui est une vision en abyme, voire une parodie de l'URSS, peu volumineuse, aux confins de l'art populaire et de la dérive psychotique, est magnifiquement construite, attachante par sa couleur et son harmonie.

William Kurelek (1927-1977)

En 1952, souffrant d'une dépression et de problèmes d'ordre émotionnel, ce Canadien est admis dans un hôpital psychiatrique de Londres, et y est traité pour schizophrénie. Il peint alors *The Maze*, création devenue célèbre, dont une partie figure sur la pochette de l'album *Fair Warning* du groupe Van Halen. Ces toiles, étranges et fascinantes, ont de nombreux admirateurs à travers le monde. Selon lui, son talent artistique était «un don de Dieu».



Irren-Anstalt Band-Hain de Adolf Wölfli (1910).

Valorisation et réhabilitation du patient sont deux termes essentiels à notre travail